

Hervé Mestron

Villa Marguerite

série Le Musicos

SYMÉTRIE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-83-8

dépôt légal : juillet 2011
© Symétrie, 2011

Crédits

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage :

Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 071139272

1

PARFOIS UN REVOLVER BRAQUÉ SUR LE CHEF trépigne dans l'orchestre. Un petit maillon de la chaîne n'en peut plus. Instrumentiste puis instrumentalisé par ce type qui sculpte la musique avec les mains en l'air. Qui voit ce groupe de personnes devant lui comme un bloc soudé, une matière, une pâte à pétrir.

Pour un peu je croupissais dans une de ces usines à fabriquer du son pour une clientèle d'abonnés. Je dois avoir un instinct de survie ultra développé, ou bien la manie de ne pas vouloir me laisser diriger, sauf peut-être par le hasard. Aimez-vous la hiérarchie ? Merci, je préfère Brahms. Qui a connu l'autorité d'un chef a flirté avec les insomnies fiévreuses. Visages anonymes, coulés dans un moule austère, démultiplication d'un seul et unique portrait lavé de toute individualité. Vous n'existez plus, ou bien sous le sobriquet de maillon, d'ingrédient. C'est le cauchemar orchestral. Tant de vies gâchées pour un bijou final. J'ai sauvé ma peau en choisissant une chaise à trois pieds. Nous avons le choix entre le charme d'un meuble boiteux et le sourire frigide de la sécurité.

J'ai connu l'enfer de Carl Orff et le brouillard de *La Walkyrie*, vu un parterre fendu d'applaudissements sans me sentir concerné par cette explosion de reconnaissance, observé le chef tirer la couverture à lui et saluer comme un automate, engloutissant les honneurs.

La musique est une histoire de fromage fabriqué à l'ancienne. En petit comité démocratique, où le souffle de l'un remplit la respiration de l'autre.

depuis lequel je pourrais à la fois faire la nique à Schubert et trouver la femme de ma vie.

J'ai voulu relire ce que j'avais écrit, mais une fois devant la partition, je n'ai pas saisi le sens de ces notes collées sur les portées. Je n'ai pas retrouvé trace de ma composition. Rien ne correspondait à ce que j'avais entendu dans ma tête et que je m'étais appliqué à retranscrire, fiévreusement, jusqu'à faire fumer mon crayon. J'avais l'impression que quelqu'un de mal intentionné était passé derrière moi pour se livrer à un acte de sabotage. Un jaloux sans doute. J'ai eu honte de cette musique qui n'était pas de moi mais que j'avais cru inventer. C'était ça le plus triste. C'était ce décalage entre ce que je croyais avoir composé et ce que j'avais réellement écrit. La plus grosse baffe de mon histoire. En toute innocence, en toute inconscience, j'avais simplement relevé le thème plus ou moins orchestré de *La Panthère rose*. C'était à chialer. J'ai vu mon avenir se casser la gueule, mon projet de marcher sur les pas de Beethoven finir en eau de boudin. Ô désillusion ! J'aurais pu me jeter par la fenêtre mais personne n'aurait compris pourquoi. « Faut que tu fasses un travail sur toi », a dit Denise, timidement, pour ne pas me froisser davantage. Je n'étais pas doué pour la composition. Il me manquait quelque chose dans le sang, l'enzyme de la sonate. J'étais seulement un as du plagiat, un pro de la resucée. Tel était le bilan.

Bon, je n'étais pas obligé de le crier sur les toits. Seule Denise savait et je l'entendais se retenir de ricaner dans mon dos. Ces fameux enchaînements harmoniques, elle les avait reconnus. *La Panthère rose* ! J'ai pensé que ça pouvait venir du genièvre que j'avais bu en composant. L'alcool est dangereux au volant, c'est peut-être la même chose avec la composition.

Pour me consoler, j'ai joué une gavotte de Bach. Il me restait peut-être un dernier point commun avec Bach, la forme olympique pour faire des gosses.

« Appelle-moi Anna-Magdalena, m'a dit Denise, ça va pimenter nos ébats ! »

Effectivement, lorsque nous arrivons, elle n'est plus sur l'esplanade. Je fonce dans le hall, explore les moindres recoins, me renseigne ci et là, en vain. Personne n'a vu Denise, personne ne se souvient d'elle. Les quais sont vides. C'est comme si elle n'avait jamais existé. S. me tripote la main en murmurant, moitié en flamand moitié en français : « C'est pas grave, on va la retrouver, on va aller à la police, vous mettez pas dans des états pareils. » Le type ignoble devant la gare, dont le visage gonfle de plus en plus, qui pleure comme un gosse, avec des cris d'animal blessé, qui trépigne, qui a envie de tout casser, qui est submergé de chagrin, qui hurle comme un damné, c'est moi. Inconsolable. On passe au commissariat signaler la disparition de Denise.

« Quel âge ?

— Dans les deux cent cinquante ans, je réponds.

— Ah, on peut pas lancer d'avis de recherche, dit le flic. Vous comprenez, elle est majeure.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Elle finira bien par revenir. Vous vous êtes disputés ?

— Ça vous arrive jamais d'oublier votre femme sur une aire d'autoroute ? je questionne.

— Ben si, reconnaît le flic. Ma femme appelle un taxi, elle revient toujours à la maison.

— Denise n'a pas d'argent sur elle.

— Elle peut faire la manche en jouant Schubert ?

— Oui, elle a plusieurs heures de répertoire.

— Bon, voyez, faut lui faire confiance, c'est tout. Tôt ou tard, elle reviendra. »

S. m'attend dans la voiture sur la place de Bailleul, devant la friterie. J'ai besoin de manger un hamburger aux oignons, de la sauce, des croquettes, des hot dogs, j'engloutis, digère comme un broyeur, rote, pète, pleure, debout sur le pavé luisant. La nuit commence à tomber. Je vois S. qui téléphone. C'est peut-être un cauchemar. Je vais me réveiller dans ma cuisine, le combat entre la blatte et le ver luisant ne sera pas terminé.

COMME UNE APPARITION. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une vache à roulettes. Il y a un lit blanc dans le pré. Avec un gars allongé en train de pianoter sur un ordinateur portable posé sur son ventre. Certainement un type fauché par un camion qui n'attend plus rien de ses jambes. Quelqu'un a poussé son lit jusque-là, dans cette mosaïque de végétations, noisetiers, houx et aubépines, reconstituant le paysage du bocage flamand traditionnel. Ce gars alité me fait penser à ces handicapés que l'on dépose le matin devant la gare du Nord avec une timbale à la main, pour venir les rechercher en fin de journée, comme on relève les compteurs. Le panorama s'achève, au-delà de la présence incongrue du plumard, par ces corps suspendus dans les arbres, finalement plus inquiétants de jour que de nuit.

En m'apercevant, l'alité passe à la verticale et se présente comme écrivain de polar, adepte de la position du scribouilleur couché. Il écrit toujours allongé parce qu'il a une peur bleue de l'hernie discale. Theking en personne, l'homme qui a voulu assassiner Cristina avec un flingue dans le stylo ! Il me raconte qu'il se sent menacé, poursuivi, traqué par une hernie discale. Alors il passe son temps à feinter pour l'empêcher d'agir. Une hernie discale attaque toujours par-derrière, c'est son truc de vicieuse. Alors autant rester couché. Un auteur de polar ne vit jamais totalement tranquille. Il y a toujours quelque part une révolution à ranimer, un plan social à dénoncer. Il n'aime pas précisément le terme d'auteur engagé, ça rappelle trop l'armée. Le polar n'a toutefois pas été inventé pour enfilez des perles, contrairement à la poésie conceptuelle. Je lui dis que j'ai bien